

Une enquête actualisée sur la nature et les causes de la misère des gens.

L'impuissance de la classe dominante est radicale.

Alors que la bourgeoisie parvient encore à opposer une nouvelle action à la crise de son action elle ne peut rien opposer à l'aliénation que produit son action. L'aliénation est la véritable conséquence de son action. La bourgeoisie ne peut que lui opposer le spectacle des crises de son action, une diversion, une action sur un autre terrain, une action retardatrice. Elle ne peut que détourner encore un peu l'attention du véritable malheur du monde. Le vrai malheur du monde est que les rapports marchands, la marchandise, sont absence totale de rapports humains. Dans l'aliénation, les rapports humains ne sont pas inexistantes, ils sont absents, ils sont réalisés comme activité des choses, comme spectacle. Ainsi, l'impuissance de la pensée et de l'action bourgeoises n'est-elle pas son impuissance à dominer un « système économique », à dominer la production mondiale des déchets. Bien au contraire, cette impuissance-là est le spectacle de son impuissance, le mensonge organisé sur sa véritable impuissance. L'impuissance réelle de la bourgeoisie est son impuissance à empêcher que les rapports humains n'émigrent toujours plus dans les choses.

La valeur mise à nue.

La valeur est cette faculté qu'ont les produits du travail de s'échanger en pensée sans aucune intervention humaine. Le mot valeur désigne proprement cette pensée inhumaine et rien d'autre. On pourrait imaginer qu'il appartient au moins à l'échangiste marchand de ratifier, de réaliser cette pensée. Pas même. C'est encore une chose qui a seule le pouvoir de réaliser la pensée des choses. Cette chose est l'argent.

On comprend l'étonnement d'un observateur de la tribu de Tiavéa constatant que, dans nos contrées civilisées, il suffit de sortir un petit disque de métal ou une petite feuille de papier de sa poche, voire de faire un petit gribouillis sur du papier, pour échanger sans desserrer les lèvres. On imagine sa stupeur devant le contraste entre le mutisme des habitants de ces étranges contrées et le bavardage incessant des marchandises. Son étonnement et son indignation, puisque dans son pays, les minutieux échanges demandent jusqu'à trois semaines de bavardage, après une expédition en haute mer qui peut durer un mois, et une préparation qui en demande plusieurs. Le tout dans une orgie de bavardage. Dans nos pays, patrie de l'ennui, les objets sont pré-échangés. Tous les échanges possibles sont déjà réalisés en pensée et cette pensée n'est plus le patrimoine, la noble tradition d'un peuple, mais le patrimoine et la tradition des choses. De même la réalisation de cette pensée n'est plus l'activité d'un chef de noble lignage dont les qualités individuelles, l'audace, l'habileté, la beauté, la séduction, sont justement renommées. Cette réalisation est le fait d'une chose.

Les marchands ont rendu l'argent célèbre.

C'est seulement après des millénaires de pillage des communautés existantes, c'est-à-dire le plus souvent, des exploiters locaux, que les marchands se virent contraints de se saisir eux-mêmes de la sphère de l'exploitation. Et ceci pour une double mais simple raison : ils ont ruiné tous ceux qu'ils pillaient ; le pullulement de leur classe prospère les contraint à une concurrence féroce malgré le développement universel du marché.

C'est donc une fois solidement établie la célébrité de l'argent comme ce qui a seul le pouvoir universel de réaliser la pensée des choses, une fois la toute-puissance de l'argent bien assurée, *toute-puissance qui consiste uniquement dans la mise en spectacle millénaire et mondiale de sa toute-puissance*, que le capitaliste peut se lancer lui-même dans l'exploitation en y introduisant le calcul des coûts de production.

Le capitaliste ne peut calculer un coût *qu'une fois que l'argent est bien présent comme idée dans toute chose*. C'est seulement lorsque presque tout a été transformé en marchandises, en choses qui pensent, que l'exploitation proprement marchande peut débiter.

L'argent est l'agent universel du manque, mais ce dont on manque n'est pas l'argent.

L'argent coûte cher. Ceci n'est évidemment qu'une remarque plaisante. La question n'est pas là : elle est que l'économie du travail d'autrui réussit à faire l'économie de la vie elle-même. Ce qu'elle gaspille réellement, c'est la réalité elle-même. Elle gaspille la totalité de la vie. C'est peu de dire que l'argent coûte cher à la société. *L'argent est la véritable société.*

Quand le commerce s'empare de l'exploitation, il dit à l'exploité : « Sois un homme, tiens, prends cet argent. » Le nouveau maître infecte lui-même l'esclave qui se pense affranchi avec sa propre maladie de l'or.

On comprend alors le racolage éhonté auquel se livrent les marchandises ; c'est pour elles une question de vie ou de mort. Si le client ne vient pas, elles meurent avant d'avoir pu copuler avec l'argent, elles meurent sans pouvoir se reproduire. Aussi font-elles tout, dans une cacophonie publicitaire incessante, pour persuader qu'elles sont, telle ou telle mieux que les autres, capables de concentrer tous les regards ne fut-ce qu'un seul instant.

Le travail est la malédiction universelle attachée à l'adoration de l'argent.

Ce n'est ni le temps de travail, ni la force de travail, ni le travail lui-même qui produisent la richesse. Le travail est seulement la fonction matérielle et motrice qui attribue à la richesse - qui lui préexiste comme finalité et comme idée dans la tête des marchands -, une forme perceptible, quoiqu'éphémère : la marchandise.

Le travail n'est *que* l'effectuation esclave et mécanique du *transfert* de la richesse universelle abstraite - l'argent - dans une chose particulière et concrète, la marchandise. On saisit immédiatement qu'il ne peut s'agir que d'un marché de dupe. Car la richesse universelle abstraite est bien évidemment absolument à l'étroit dans n'importe quelle marchandise, et donc à l'affût de la moindre occasion de s'en évader. L'achat sera cette occasion.

Pour le travailleur, la seule richesse que le travail produit est donc le salaire, avec quoi l'argent l'autorise perfidement à goûter *occasionnellement* à la richesse. Le travailleur, *cette mécanique esclave à forme humaine*, une fois métamorphosé en consommateur par la magie du salaire, est le dupe de ce marché de dupe qu'il a lui-même rendu possible par son activité esclave et mécanique.

Activité totalement esclave, et purement mécanique, parce qu'avant même de commencer, le travail, cette prostitution et cette déperdition universelles des qualités humaines, a été vidé de toute substance, de toute valeur, de toute noblesse, de toute humanité, parce que la substance, la valeur, la noblesse, et toute l'humanité étaient déjà préalablement *exilés dans l'argent*, qui est la richesse abstraite ; *la richesse abstraction faite de tout*.

Le salaire n'est rien d'autre que cette trompeuse promesse de richesse que l'argent injecte dans un petit disque de métal, un bout de papier ou une carte en plastique et *qui fait briller les yeux du spectateur*.

Le salaire est le permanent discours démagogique que tient l'argent au consommateur frustré pour le convaincre de retourner travailler.

La marchandise, que le salarié convoite, est ce qui permet à la richesse de se pavaner. La marchandise est ce qui fait briller un temps la richesse aux yeux de tous les spectateurs ; *le temps que s'effectue l'achat*. Aussitôt achetée, la marchandise perd son éclat, perd totalement ce qui la faisait briller.

Prestigieuse derrière la vitrine, vulgaire dès qu'elle rentre chez le consommateur.

Car la richesse *s'échappe de la marchandise*, l'abandonne à sa trivialité, à l'instant même où la transaction s'effectue. Et c'est évidemment l'argent, la richesse *jamais satisfaite parce que totalement abstraite*, qui va ensuite permettre de produire de nouvelles marchandises ; c'est la richesse jamais satisfaite qui va pouvoir continuellement être réinjectée dans de nouveaux objets pour les faire briller.

Et ainsi de suite.

« Ne travaillez jamais. »

Le travail salarié, cette pauvreté radicale, cette *inactivation en acte* de l'humain, ne saurait donc produire par lui-même aucune richesse, il ne peut que permettre à la richesse, qui lui est d'emblée totalement étrangère, de s'exprimer sous la forme marchande. Le travail n'est que la mise en forme, en elle-même insignifiante, de la marchandise comme universel signifiant de l'argent ; argent qui est, bien plus que

l'équivalent général que nous vante l'économie, le signifié universel de la richesse universelle abstraite ; cette richesse insaisissable que toutes les marchandises, ces allumeuses universelles, ont constamment à la bouche.

On comprend donc l'inanité des revendications des travailleurs pour obtenir un meilleur salaire et de meilleures conditions de travail, c'est-à-dire *une dépossession humanisée* de leur humanité.

On comprend également la vérité ontologique et stratégique du slogan situationniste, qui n'a rien de « romantique » comme aiment le qualifier les plumitifs universitaires spécialisés dans le recyclage spectaculaire de la critique, et qui se croient toujours à l'abri de la vérité pratique.

La société spectaculaire-marchande, encerclée de toute part par le retour historique imminent de la vérité pratique, est plus que jamais à la merci d'une désertion universelle.

La désertion du travail est la condition sine qua non de la reconquête de toute pensée émancipée, de toute activité réinventée et de notre humanité retrouvée.

An updated investigation into the nature and causes of people's misery.

The impotence of the ruling class is radical.

While the bourgeoisie still manages to oppose a new action to the crisis of its action, it cannot oppose anything to the alienation that its action produces. Alienation is the real consequence of its action. The bourgeoisie can only oppose it with the spectacle of the crises of its action, a diversion, an action on another ground, a delaying action. It can only divert attention a little more from the real misfortune of the world. The real misfortune of the world is that market relations, the merchandise, are a total absence of human relations. In alienation, human relations are not non-existent, they are absent, they are realized *as an activity of things, as a spectacle*. Thus, the impotence of bourgeois thought and action is not its impotence to dominate an "economic system", to dominate the world production of waste. On the contrary, this impotence is the spectacle of its impotence, the organized lie about its real impotence. The real impotence of the bourgeoisie is its impotence to prevent human relations from migrating ever more into things.

The value exposed.

Value is the ability of the products of labor to exchange themselves in thought without any human intervention. The word value properly designates this inhuman thought and nothing else. One could imagine that it belongs at least to the merchant exchanger to ratify, to realize this thought. Not even. It is still a thing which alone has the power to realize the thought of things. *This thing is money.*

One understands the astonishment of an observer from the Tiavéa tribe who notices that, in our civilized countries, it is enough to take out a small metal disc or a small sheet of paper from one's pocket, or even to make a small scribble on paper, to exchange without loosening one's lips. One can imagine his amazement at the contrast between the silence of the inhabitants of these strange lands and the incessant chatter of the merchandise. His astonishment and indignation, since in his country, the meticulous exchanges require up to three weeks of chatter, after an expedition on the high seas that can last a month, and a preparation that requires several. All this in an orgy of chatter. In our countries, home of boredom, objects are pre-exchanged. All possible exchanges are already realized in thought and this thought is no longer the heritage, the noble tradition of a people, but the heritage and tradition of things. Similarly, the realization of this thought is no longer the activity of a leader of noble lineage whose individual qualities, boldness, skill, beauty, seduction, are justly renowned. This realization is the fact of one thing.

Merchants have made money famous.

It is only after millennia of plundering existing communities, that is to say, mostly local exploiters, that the merchants were forced to take over the sphere of exploitation themselves. And this for a double but simple reason: they ruined all those they plundered; the pullulation of their prosperous class forced them to fierce competition despite the universal development of the market.

Once the fame of money as the only thing that has the universal power to realize the thought of things has been firmly established, once the omnipotence of money has been assured, an omnipotence that consists solely in the millennial and worldwide display of its omnipotence, the capitalist can launch himself into exploitation by introducing the calculation of production costs.

The capitalist can only calculate a cost once money is present as an idea in everything. Only when almost everything has been transformed into merchandise, into things that think, can exploitation proper to the market begin.

Money is the universal agent of lack, but what we lack is not money.

Money is expensive. This is obviously only a joking remark. The question is not there: it is that the economy of other people's work succeeds in saving life itself. What it really wastes is reality itself. It wastes the totality of life. It is an understatement to say that money is expensive for society. *Money is the real society.*

When commerce takes over exploitation, it says to the exploited, "Be a man, here, take this money." The new master himself infects the slave who thinks himself freed with his own gold disease.

The shameless soliciting of merchandise is understandable; it is a matter of life and death for them. If the client does not come, they die before they can copulate with the money, they die without being able to reproduce. So they do everything, in an incessant advertising cacophony, to persuade that they are, this or that better than the others, capable of concentrating all the glances, even if only for a single moment.

Work is the universal curse attached to the worship of money.

It is neither the time of work, nor the force of work, nor the work itself that produces wealth. Labor is only the material and driving function that gives wealth - which pre-exists it as an end and as an idea in the minds of merchants - a perceptible, albeit ephemeral, form: the merchandise.

Work is only the slave and mechanical effectuation of the *transfer* of universal abstract wealth - money - into a particular and concrete thing, the merchandise. It is immediately clear that this can only be a dupe market. For abstract universal wealth is obviously absolutely cramped in any merchandise, and therefore on the lookout for the slightest opportunity to escape from it. The purchase will be this opportunity.

For the worker, the only wealth that labor produces is therefore the wage, with which money perfidiously allows him to *occasionally* taste wealth. The worker, *this mechanical slave in human*

form, once metamorphosed into a consumer by the magic of the wage, is the dupe of this dupe market that he himself has made possible by his slave and mechanical activity.

Totally slave and purely mechanical activity, because even before it begins, work, this universal prostitution and loss of human qualities, has been *emptied* of all substance, all value, all nobility, all humanity, because substance, value, nobility, and all humanity were already exiled into money, which is abstract wealth; *wealth abstracted from everything*.

The wage is nothing but that deceptive promise of wealth that money injects into a small metal disc, a piece of paper or a plastic card and that makes the eyes of the spectator shine.

The wage is the permanent demagogic speech that money gives to the frustrated consumer to convince him to return to work.

The merchandise, which the employee covets, is what allows wealth to strut its stuff. The merchandise is what makes wealth shine *for a while* in the eyes of all the spectators; the time it takes to buy it. As soon as it is bought, the merchandise loses its shine, loses everything that made it shine.

Prestigious behind the window, vulgar as soon as it enters the consumer's home.

For wealth escapes from the merchandise, abandoning it to its triviality, at the very moment the transaction is carried out. And it is obviously money, *the wealth that is never satisfied* because it is totally abstract, that will then allow the production of new merchandise; it is the wealth that is never satisfied that will continually be reinjected into new objects to make them shine.

And so on.

"Never work."

Wage labor, this radical poverty, this *inactivation in act* of the human, cannot therefore produce by itself any wealth, it can only allow wealth, which is from the outset totally alien to it, to express itself in the merchandise form. Labor is only the formatting, *in itself insignificant*, of the merchandise as *the universal signifier of money*; money which is, much more than the general equivalent that the economy praises to us, *the universal signifier of abstract universal wealth*; this elusive wealth that all merchandise, *these universal teasers*, constantly have in their mouths.

One understands, then, the inanity of the workers' demands for better wages and working conditions, that is, *a humanized dispossession* of their humanity.

We also understand the ontological and strategic truth of the situationist slogan, which has nothing "romantic" about it, as the academic plumbers who specialize in the spectacular recycling of criticism like to call it, and who always believe themselves immune from practical truth.

The spectacular-market society, encircled on all sides by the imminent historical return of practical truth, is more than ever at the mercy of a universal desertion.

The desertion of work is the *sine qua non* condition of the reconquest of all emancipated thought, of all reinvented activity and of our recovered humanity.